

L'historiographie des élites hispaniques du VI^e au X^e siècle

Céline Martin

L'historiographie de la Péninsule ibérique de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Âge souffre encore de nos jours d'un grand isolement scientifique. Alors que les historiens de cette période s'intéressent généralement aux autres aires géographiques que celle qui constitue leur spécialité, ils avouent souvent leur méconnaissance du monde hispanique, et réciproquement les spécialistes de celui-ci (en majorité des Espagnols) s'aventurent rarement (scientifiquement, s'entend) hors de la Péninsule. Ce phénomène regrettable est ancien et répond à des causes complexes dont je vais détailler quelques-unes pour commencer, car leur prise en compte conditionne la compréhension de l'historiographie des élites hispaniques.

Le principal problème qui se pose est d'ordre académique ; il trouve ses racines dans l'histoire politique récente de l'Espagne et dans une tradition historiographique très polémique. Depuis la fin du XIX^e siècle, les chercheurs espagnols se sont inscrits dans des courants successivement opposés les uns aux autres.

Le premier courant historique moderne naît sous l'influence de l'école romantique allemande (le grand précurseur est Felix Dahn, **19**) et concerne au départ surtout des historiens du droit. Au début du XX^e siècle, le principal représentant de cette école germaniste est Manuel Torres López (**64**). Ces historiens pratiquent une histoire des institutions caractérisée par une rigueur toute juridique, mais aussi par un grand formalisme : la lacune qui sépare la théorie, assez bien documentée, de la pratique réelle, très mal connue, n'est pas la première de leurs préoccupations. Le principal héritier de cette tendance institutionnaliste dans la seconde moitié du XX^e siècle est Claudio Sánchez-Albornoz (**58-59**), dont l'œuvre monumentale constitue encore aujourd'hui pour la plupart des auteurs une référence fondamentale ou au contraire un repoussoir.

Un second courant pourrait être qualifié d'ecclésiastique. Il comprend avant tout les religieux érudits, les premiers historiquement à s'être penchés sur le haut Moyen Âge hispanique (*España Sagrada*, la somme de sources éditée par le père Enrique Flórez au milieu du XVIII^e siècle, constitue un point de départ fondamental). Ces savants connaissent leur heure de gloire sous le régime franquiste, dans la mesure où leurs travaux contribuent à fortifier l'idéologie officielle national-catholique : le régime visigothique, monarchie chrétienne qui a dominé et unifié toute la Péninsule ibérique, est censé avoir donné naissance à la nation espagnole. Les auteurs de ce type produisent des travaux de qualité du point de vue philologique, mais leurs interprétations sont souvent un peu courtes. Parmi eux on peut citer plus particulièrement, pour les années 60-70, José Orlandis (**49**). L'historien Marcelino Menéndez Pelayo est la figure de proue de cette historiographie nationaliste et catholique qui prévaut dans les années 50 et 60.

Bien que ces deux premiers courants soient combattus en bloc par le troisième, celui des marxistes, il faut signaler que la tradition germaniste a été relativement marginalisée en Espagne à l'époque franquiste. En effet, dans le grand débat entre romanisme et germanisme qui a opposé entre eux les juristes ibériques, l'historiographie de type "ecclésiastique" favorisée par le régime se rangeait plutôt dans le camp des romanistes. Par ailleurs les travaux de Sánchez-Albornoz, opposant politique libéral exilé à Buenos-Aires, n'ont connu pendant plusieurs décennies qu'une diffusion limitée en Espagne.

Le courant marxiste apparaît dans les années 70, à la faveur à la fois des recrutements massifs qui ont alors lieu dans l'université espagnole et du contexte politique, favorable à une "histoire de combat". Préoccupés par les dimensions socio-économiques des phénomènes historiques et reléguant au second plan les questions institutionnelles, ses représentants sont longtemps dépendants de modèles préétablis appliqués assez mécaniquement. Un exemple typique est celui des dénommées "sociétés du nord". Sur la base de schémas anthropologiques morganiens, Marcelo Vigil et Abilio Barbero, les "pères fondateurs" de cette école historique, décrivaient systématiquement les Vascons, Cantabres et Asturs comme organisés en sociétés païennes, tribales, peu différenciées et dénuées de concept de territorialité (7) ; ces idées, à la base leur conception d'un féodalisme ibérique original, n'ont été remises en cause qu'assez récemment. Les auteurs s'inscrivant dans une démarche inspirée du marxisme, de manière plus ou moins souple et nuancée, sont aujourd'hui majorité dans l'université espagnole, surtout en histoire ancienne (qui recouvre en Espagne la période visigothique) mais aussi en médiévale. On peut citer Pablo C. Díaz (20-21), Dionisio Pérez Sánchez (52), J. M^a Mínguez, Carlos Estepa, Reyna Pastor (51), J. M^a Salrach... Malgré des débuts scientifiques qui s'inscrivaient dans cette ligne, Luis García Moreno fait exception. Spécialiste très prolifique du monde visigothique et actuellement le plus connu d'entre eux, il s'est rapproché de l'Église et a développé un degré d'anti-marxisme qui l'amène parfois dans ses écrits aux limites de l'attaque *ad hominem*. Il se présente cependant lui-même comme intégrateur des différentes tendances et désireux de tirer tout le parti possible des "sciences sociales" pour l'étude des sources écrites et archéologiques (29).

Bien sûr, à l'intérieur de ce cadre idéologique dominant, les nuances sont innombrables et les oppositions réelles. Par ailleurs les spécialistes non espagnols du haut Moyen Âge hispanique ne s'intègrent pas nécessairement dans ces différentes catégories ; mais la pression que celles-ci ont longtemps exercé sur tous n'en est pas moins importante, compte tenu du nombre respectif des uns et des autres. Quoi qu'il en soit, cette prédominance de l'école marxiste a une conséquence de poids pour le thème qui nous occupe : c'est que pour un grand nombre de chercheurs il semble dénué d'intérêt. Les élites hispaniques, en tant que telles, sont peu étudiées par rapport à la paysannerie, aux structures foncières ou aux structures de peuplement. C'est peut-être du point de vue institutionnel (les "institutionnalistes") ou idéologique (les "ecclésiastiques") qu'elles ont le plus retenu l'attention pour l'instant, outre l'approche archéologique.

Mais le manque de travaux portant sur les élites n'est pas seulement dû au caractère encore très polémique de l'historiographie du haut Moyen Âge hispanique. Un second problème, plus grave à moyen ou long terme, est celui de l'état de la documentation. Extrêmement limitées sur beaucoup d'aspects fondamentaux, les sources se prêtent beaucoup mieux à une étude théorique et générale qu'à des monographies précises sur des régions ou sur des groupes particuliers. En l'absence presque totale de documents privés avant la fin du IX^e siècle (la Catalogne et la Septimanie constituent une exception), la reconstitution des réseaux de pouvoirs relève par exemple de la gageure.

Enfin un troisième point d'achoppement, probablement une conséquence des deux premiers, a longtemps limité les échanges avec les spécialistes d'autres aires culturelles : celui du mythe de l'isolement de l'Espagne visigothique. Jusqu'à trop récemment, les chercheurs ont considéré que la Péninsule ibérique avait connu au tout début du Moyen Âge un développement historique *sui generis*, à l'écart du reste de l'Occident. Cette idée s'applique dans des domaines aussi divers que l'histoire sociale (M. Vigil et A. Barbero, 7), l'histoire de l'Église (J. M^a Lacarra, 42), l'histoire de l'art (I. Bango Torviso, 4) ou

l'archéologie du peuplement (E. James, **38**). Elle commence aujourd'hui à être sérieusement battue en brèche, ce qui ouvre enfin la porte à des études comparatistes.

Le groupe et sa définition

La démarche fondamentale en matière de définition des élites est l'**étude prosopographique**. Dans ce domaine la Péninsule ibérique souffre d'un léger retard par rapport à d'autres régions d'Occident comme l'Italie ou la Gaule. Le volume hispanique de la *Prosopographie chrétienne du Bas-Empire* lancée par H.-I. Marrou est encore en cours d'élaboration, avec une équipe de l'université de Barcelone dirigée par Josep Vilella : il inclura Septimanie et Baléares et s'arrêtera en 589. Pour ce qui est du volet "laïque" du double projet, lancé par A. H. M. Jones, le volume 3 de la *Prosopography of Late Roman Empire* (**45**) s'arrête en 641 et comprend dignitaires, nobles, intellectuels, juristes... de l'Empire mais aussi des *regna*. Des travaux partiels existent aussi, comme ceux de G. Kampers (**40**) sur les Visigoths et de D. Claude (**13**) sur les Suèves. La prosopographie de L. García Moreno (**28**) comporte beaucoup de lacunes et d'insuffisances ; enfin la thèse de Josep Vilella (**65**) est pour sa part limitée aux relations internationales.

La définition du groupe des élites a longtemps consisté en premier lieu à poser le problème de leur survie au-delà des changements de régime, et, par voie de conséquence, celui de leur **appartenance ethnique**. Pour notre aire géographique les deux grandes ruptures sont celles de la prise de pouvoir par les Visigoths au début du VI^e siècle et celle de la chute du régime tolédan en 711, bientôt remplacé (?) par le royaume asturien. La première de ces ruptures entraîne une "gothicisation" de l'élite. La question de savoir à partir de quand et surtout jusqu'à quel point a beaucoup inquiété certains chercheurs, comme E. A. Thompson, qui a fait de cette problématique la colonne vertébrale de son livre sur l'Espagne visigothique (**63**), au prix de méthodes très contestables comme l'évaluation du taux de "gothicité" de l'épiscopat à partir de la seule onomastique. L'étude de K. F. Stroheker sur la survie des élites romaines (**62**) s'appuie en revanche sur la titulature et semble beaucoup plus fiable. Pere de Palol (**50**) est peut-être l'un des premiers à avoir cherché, depuis l'archéologie, à dépasser cette opposition entre Goths et Hispano-Romains. Pour lui, dès la fin du VI^e s. les Visigoths sont devenus des Hispano-Visigoths, caractérisés par un matériel funéraire beaucoup plus ostentatoire : cette étape correspondrait à la fondation de l'état territorial doté d'une capitale. Les travaux de son élève Gisela Ripoll, aujourd'hui l'un des fers de lance du renouvellement de l'historiographie visigothique, ont poursuivi et approfondi cette idée. Ainsi son étude de la nécropole de El Carpio de Tajo (**55-56**) montre une forte stratification sociale et des indices de mariages mixtes dès le début du VI^e siècle, ce qui suggère que le mobilier gothique pourrait correspondre à une affirmation de statut. Le dépassement de l'opposition entre Visigoths et Romains a également bénéficié des réflexions sur l'ethnicité et de la redéfinition de ce concept qui ont fait suite aux travaux de Reinhardt Wenskus au début des années 60. Dès 1972 (**12**) Dietrich Claude affirmait que le mot *Gothus* avait changé de sens vers le premier tiers du VII^e siècle pour s'appliquer à toute l'élite, quelle que fût son origine. Il a systématisé ces vues dans un article récent (**14**). Peter Heather a cherché à démontrer pour sa part que l'identité gothique, certes de nature fondamentalement idéologique, caractérisait une élite beaucoup moins étroite que celle qui lui est assignée d'ordinaire, entre 1/5 et la moitié de la population gothique (**34**). Enfin, pour une période plus tardive, l'étude par Michel Zimmermann du particularisme catalan qui

s'exprime aux IX-X^e siècles s'appuie aussi sur une notion d'ethnicité comprise comme essentiellement culturelle, voire volontariste (67) ; son pendant, dans des circonstances différentes, est le " gothicisme " des élites asturiennes à partir de la fin du IX^e siècle (voir l'introduction de l'édition espagnole des chroniques du cycle d'Alphonse III, 31).

La question de la continuité des élites au-delà de la seconde rupture envisagée, celle de 711, est très discutée en raison du manque de sources, du moins pour l'Espagne chrétienne. La survie des élites " hispano-gothiques " au sein du royaume asturien était ainsi fermement contestée par Abilio Barbero et Marcelo Vigil (7), qui identifiaient dans le mode de succession " matrilineaire " au trône (une caractérisation pour le moins discutable) la marque d'une société " gentilice ", donc le poids des " peuples du nord " dans la nouvelle construction politique. De manière plus convaincante, J. M. Novo Guisán (48) suppose que la noblesse gothique se trouvait déjà présente en Asturie au VII^e siècle, car cette région était réellement (et non pas fictivement) intégrée au royaume de Tolède ; cette présence suffirait à expliquer la continuité institutionnelle sans besoin de faire appel à d'éventuels nobles réfugiés dans les montagnes du nord. Enfin Luis R. Menéndez Bueyes (47) ne voit pas non plus de rupture dans les Asturies entre le VII^e siècle et le VIII^e : l'aristocratie du royaume asturien n'est autre que l'élite asturo-romaine, dont la puissance, affermie sous l'Empire romain, n'avait pas diminué sous la domination gothique. La continuité entre les élites du royaume de Tolède et celles d'Espagne musulmane est plus facilement évaluable. Elle a été étudiée par Pierre Guichard (32), Roger Collins (17) et très récemment par Ann Chrystys, pour le cas particulier de la famille du roi Wittiza (10).

Enfin l'évaluation du poids de la nouvelle élite visigothique inclut la question de sa **répartition géographique** dans le territoire. Les premières recherches à ce propos, entreprises par les archéologues allemands dans les années 30-40, ont conduit à identifier plusieurs dizaines de cimetières à rangées, dits " nécropoles du Duero ", qui auraient conformé le centre de gravité de l'implantation des guerriers visigothiques, dans la Meseta nord entre Palencia et Ségovie ; parallèlement, les puissants *seniores gothorum* se seraient majoritairement installés en Bétique et Lusitanie, les régions les plus prospères. Ces thèses ont été acceptées et diffusées par Ramón d'Abadal (1), et ont longtemps prévalu, mais aujourd'hui les chercheurs contestent que l'aristocratie et les simples libres se soient installés dans des zones différentes, les seconds constituant le *sequitus* des premiers. De plus les nécropoles " du Duero " ont été réévaluées : elles ne sont pas toutes visigothiques, ne se trouvent pas toutes dans leur région éponyme (on en a découvert un peu partout dans la Péninsule), et leur caractère militaire n'est même pas assuré. La Meseta nord n'en continue pas moins, pour certains auteurs, à représenter la terre d'implantation préférentielle des aristocrates gothiques (avec leur suite armée, toutefois), une région où par la suite le grand domaine est la structure foncière dominante, au point de rendre inutile, entre le VI et le VIII^e siècles, la constitution d'une trame administrative élaborée : l'autorité publique et religieuse y est remplacée par la domination non institutionnelle des grands propriétaires (Pablo Díaz, 20).

Reproduction et rénovation du groupe

La reproduction des élites se fait d'abord du point de vue physique, par **le mariage et la transmission patrimoniale**. Les pratiques matrimoniales de l'époque visigothique sont très difficiles à étudier par manque de documentation. Hagith Sivan a cependant livré récemment une intéressante contribution sur les mariages mixtes, montrant qu'à partir du

règne de Léovigild, qui abolit leur interdiction, c'est le critère de l'égalité de rang entre les époux qui prime aux yeux du législateur (61). La période des IX-X^e siècles est beaucoup plus favorable aux travaux portant sur le mariage. Martin Aurell (3) a ainsi étudié la question pour les familles comtales de Catalogne : jusque vers 930, celles-ci privilégient les mariages entre consanguins afin de conserver leurs positions de pouvoir, puis, avec l'affirmation des lignages, l'exogamie devient courante. Une telle tendance endogamique est également observée dans l'espace navarrais du X^e par Ángel Martín Duque (44) ; pour A. Barbero et M. Vigil ce sont de véritables pratiques incestueuses, liées au matriarcat et à la transmission traditionnelle par les femmes des droits de propriété et du pouvoir sur les hommes, qui caractérisent tout le nord péninsulaire jusqu'au XI^e siècle (7). Plus sérieusement, Claudie Duhamel-Amado (24) a étudié la formation des réseaux aristocratiques dans l'espace septimanie-catalan : elle met en évidence les liens solides tissés au X^e siècle entre les familles du nord et du sud des Pyrénées, par le biais des apensions et des mariages. La transmission patrimoniale et les transferts de biens se heurtent également à un grave problème de sources pour l'époque visigothique, où l'on ne possède qu'un seul testament, étudié par Pablo Díaz (21). Les IX^e et X^e siècles sont beaucoup mieux connus grâce aux cartulaires : on y conserve des traces de transferts par donation, *profiliatio*, vente, recommandation (A. Barbero et M. Vigil). Les études consacrées au patrimoine de certaines familles de l'élite deviennent alors possibles (Reyna Pastor, 51 ; Margarita Pontieri, 53). Enfin la **transmission du nom** est très difficile à suivre pendant le plus gros de la période en raison du manque de données prosopographiques (les liens de parenté demeurent généralement inconnus). On sait en revanche que dès le IX^e siècle dans les milieux de cour asturiens, puis au X^e siècle dans les familles libres de statut prééminent du centre-ouest de la Péninsule apparaît le nom double mentionnant la filiation paternelle (Pascual Martínez Sopena, 46). Comme en Catalogne (Michel Zimmermann, 66), ce changement dans l'anthroponymie est donc, à l'origine, un " marqueur " de l'élite.

Les élites se reproduisent également par l'**éducation**. Sur le sujet, l'ouvrage classique et déjà ancien de Pierre Riché (54) est assez décevant pour l'espace hispanique, qu'il ne traite que de seconde main. Dix ans plus tard, l'étude de Jacques Fontaine réalisée pour une semaine de Spolète (26), quoique accordant peu de place aux laïcs, donne une vision beaucoup plus rigoureuse. À ma connaissance elle n'a pas été remplacée, si l'on excepte certains apports isolés sur des personnages ponctuels, par exemple l'article de Roger Collins (16) sur la culture de l'ermite Valerius du Bierzo.

Les **conduites nobles** et les divers procédés d'ostentation qui permettent aux membres de l'élite de maintenir leur statut sont encore peu étudiés comme tels. Un exemple remarquable d'habitat aristocratique est le site de Pla de Nadal : cette résidence rurale d'un grand personnage, certainement laïc, située à une vingtaine de kilomètres de Valence, a été utilisée entre la fin du VI^e et le VII^e siècle (Empar Juan, Ignacio Pastor, 39). Le parallèle italien suggère en outre une importante présence de la noblesse dans les cités jusqu'au VIII^e siècle au moins, mais le retard de l'archéologie urbaine est pour l'instant un obstacle sérieux à la ratification de cette hypothèse. Les travaux de Sonia Gutiérrez Lloret sur les céramiques (33) ont mis en évidence pour le VI^e, et même pour le VII^e siècle dans les cités côtières du Levant, une persistance de la consommation de biens de luxe d'importation. Sur la question des suites armées, les historiens espagnols ont peut-être suivi trop rapidement l'Est-Allemand H. J. Diesner, pour lequel elles se sont totalement substituées à l'armée publique au cours du VII^e siècle (23) ; leur existence est en tout cas indéniable. Les évêques sont

également concernés par la problématique de l'ostentation, et il revient à Roger Collins d'avoir le premier mis en évidence la parenté des modes de représentation des grands laïcs (en particulier du roi) et des grands ecclésiastiques, à travers le cas exceptionnellement bien documenté de Mérida (15). Dionisio Pérez Sánchez (52), massivement suivi par l'historiographie espagnole, va plus loin et affirme dans son étude sur l'armée visigothique que les évêques participaient aux campagnes militaires, ce qui suppose que la fonction guerrière de l'aristocratie transcende l'état ecclésiastique.

La question de l'**ascension sociale** est très malaisée à traiter, faute de données sur l'origine sociale de beaucoup des individus qui apparaissent dans les sources. Un cas particulier mais difficilement généralisable est celui de l'ermite Émilien, ancien berger dont la carrière dans la sainteté l'amène à coudoyer les notables de sa région. Ce personnage a été étudié récemment par Santiago Castellanos (9). L'ascension sociale grâce au service armé (dont Pier Maria Conti a donné une vision d'ensemble appuyée sur le parallèle lombard, 18) est plus classique : pour Hans-Joachim Diesner, les *bucellarii* des suites armées nobiliaires, simples libres dépendants, deviennent de petits seigneurs à l'époque féodale (23). Pour Claudio Sánchez-Albornoz(58) c'est la charge de *gardingus* royal, l'équivalent du leude franc, qui constitue la porte d'entrée dans la noblesse pour la frange la plus fortunée des libres ; les *gardingi* , qui reçoivent des terres du souverain, conformeront une aristocratie foncière de plus en plus nombreuse et indépendante. Mais tant les thèses de Diesner sur les bucellaires que celles de Sánchez-Albornoz sur les *gardingi* ne s'appuient que très marginalement sur les sources, qui mentionnent très peu ces personnages, et correspondent surtout à l'application de modèles préétablis. De fait, les *gardingi* peuvent être aussi bien interprétés comme des nobles palatins sans charge militaire particulière : il s'agirait alors d'une dignité et non d'une fonction. C'est l'interprétation traditionnelle de Felix Dahn (19), suivi par Manuel Torres López (64), pour lesquels le *sequitus* des rois germaniques avait complètement disparu en Hispanie.

Participation à l'exercice d'un pouvoir institutionnel

La participation de l'élite au gouvernement des hommes est un thème central de l'historiographie, toujours conditionnée par des sources de nature majoritairement institutionnelle, du moins jusqu'au VIII^e siècle. L'évaluation du **pouvoir de l'élite militaire** dans l'ordonnement général de l'État est un problème qui a longtemps été considéré comme de première importance : il s'agissait de savoir à partir de quand se produisait la "militarisation des cadres", étape fondamentale et incontournable dans la marche vers le féodalisme. Pour Ramón d'Abadal (1), c'est la montée sur le trône de Theudis, général chargé par Théodoric le Grand du commandement militaire de la Péninsule ibérique qui met fin à la séparation des pouvoirs civil et militaire datant de l'époque dioclétienne. Désormais les militaires goths auront tous les pouvoirs de gouvernement. Ce processus est plus tardif pour A. Barbero et M. Vigil (6-7), et à leur suite la plupart des historiens espagnols, notamment Luis García Moreno (27) : c'est au cours du VII^e siècle que l'élite militaire des *duces* se serait emparée d'attributions territoriales et fiscales et aurait rendu peu à peu la monarchie impuissante, provoquant la féodalisation du royaume.

Les **relations de la noblesse et du pouvoir central**, qu'on considère ou non la première comme d'essence militaire, ont occupé la plupart des historiens, tant du royaume visigothique que du royaume asturien. La problématique allemande de la *Dienstadel*, qui, sur un modèle carolingien, cherche à évaluer la réussite ou l'échec des efforts monarchiques pour "inféoder" la noblesse, a en fait informé la presque totalité de l'historiographie, sans

égard au fait que les rois sont issus des principales familles de la noblesse et que la principale compétition opposent celles-ci entre elles (notamment pour l'accès à la royauté), et non l'ensemble d'entre elles au monarque. Toute l'histoire visigothique est donc interprétée à travers l'affrontement entre monarchie et aristocratie. Ainsi, selon les historiens, à partir du règne de Chindaswinth l'élite peut, ou non, se définir complètement par sa participation au pouvoir politique : la question est de savoir si ce monarque a réussi à remplacer complètement une noblesse de sang et de richesse par une noblesse de service. Claudio Sánchez-Albornoz, Dietrich Claude (11), Luis García Moreno (27), et E. A. Thompson répondent par l'affirmative ; Karl F. Stroheker, Hans-Joachim Diesner et Patrick King (41) affirment au contraire que Chindaswinth a échoué et que la noblesse a conservé son indépendance vis-à-vis de l'État.

Allant plus loin, A. Barbero et M. Vigil affirment que la **féodalisation** de l'État est en cours dès le VII^e siècle. L'élite des grands propriétaires fonciers s'est enrichie grâce aux charges de gouvernement et aux donations royales, qui sont des cessions entières (pour Sánchez-Albornoz au contraire la plupart de ces donations sont en précaire, 59). Les confiscations qui leur sont infligées dans les cas de trahison ne suffisent pas à redresser la situation du patrimoine royal. Cette féodalisation se poursuit et s'approfondit aux VIII-IX^e siècles dans toute la Péninsule ibérique, selon Reyna Pastor et la plupart des historiens espagnols. Au contraire, Pierre Bonnassie (8) affirme qu'en Catalogne les traditions visigothiques de pouvoir public survivent jusqu'au début du XI^e, ce qui implique une absence de féodalité sur toute notre période : les liens de fidélité s'expliquent par la reconnaissance de la *potestas* du chef, les clientèles privées concernent surtout les comtes et sont peu structurées. Il en va de même en Septimanie et dans le reste de l'Espagne chrétienne, sauf peut-être quelques exceptions. Son élève Juan José Larrea (43) établit le même diagnostic pour le pays basco-navarrais : avant le XI^e siècle le pouvoir public y reste fort face à l'aristocratie militaire des *seniores*. Dans le royaume d'Oviedo du IX^e siècle en revanche, selon Vicente Álvarez Palenzuela (2), la noblesse paraît extrêmement puissante. Liée aux rois par des alliances matrimoniales, elle se révèle souvent capable d'imposer telle ou telle orientation générale à la monarchie.

Représentations et pratiques culturelles

Le domaine des représentations est partiellement lié aux questions d'ethnicité. Ainsi certains historiens, comme Dietrich Claude à ses débuts (11), ont cru détecter chez les élites gothiques, au VI^e siècle du moins, un profond conservatisme basé sur les traditions ethniques, l'ede la "**gens**". Dans cette optique, la monarchie aurait lutté pour "civiliser" les Goths, suivant l'opposition traditionnelle entre *gentilitas* et *ciuilitas*. Pour E. A. Thompson (63) également, les Goths étaient profondément imbus de leurs propres valeurs, et ne se mélangeaient absolument pas avec les Hispano-Romains, qu'ils laissaient cependant vivre à leur guise ; lorsqu'ils ont enfin "compris" les institutions romaines, au milieu du VII^e siècle, ils se les sont appropriées et en ont délogé progressivement les Romains.

Une variante de l'opposition dressée entre romanité et germanité, particulière à la Péninsule ibérique, concerne la place attribuée à l'**influence byzantine** à partir du VII^e siècle. Ce thème, promis à un énorme succès dans l'historiographie, naît apparemment dans le domaine de l'histoire de l'art, avec certains travaux de Helmut Schlunk. Vers la même

époque (les années 40-50), Karl F. Stroheker dresse un parallèle entre certains rois visigothiques, en particulier Léovigild, et les empereurs d'Orient. L'idée est lancée : l'aristocratie et la monarchie visigothique ont en quelque sorte sublimé leur germanité en imitant l'Empire byzantin, créant ainsi à l'extrême Occident un Empire en modèle réduit : rien de commun, décidément, avec la barbarie septentrionale. Cette idée acquiert une grande force dans les années 1970-80 avec les travaux de Jocelyn Hillgarth (35-36-37), d'A. Barbero et M. Vigil et de Luis García Moreno, ces derniers l'appliquant en outre dans le domaine institutionnel et non pas seulement culturel. Jacques Fontaine lui-même, dans la conclusion d'un colloque de 1988 (60), est amené à poser la question d'une reprise de l'influence de l'Orient sur l'Occident au VII^e siècle. Il semble qu'aujourd'hui cette vague de "byzantinisme" soit un peu retombée. Il y a lieu de soupçonner que la remise en cause récente du fameux "particularisme hispanique" n'est pas étrangère à cette désaffection.

Une problématique plus classique est celle de la proportion respective de **culture laïque et ecclésiastique** que se transmettent les élites. En la matière, le livre de Jacques Fontaine sur Isidore de Séville (25) a fait date en montrant la complexité des relations entre les deux types de culture : chez Isidore on ne peut pas encore décrire ces rapports comme une simple et progressive élimination de la première par la seconde. Manuel Díaz y Díaz (22) parvient à des conclusions similaires pour l'ensemble de l'élite du royaume de Tolède, tant laïque qu'ecclésiastique.

Enfin un dernier type de courant idéologique ayant influencé les élites hispaniques à différents moments de leur histoire est le **courant eschatologique**, dont l'influence qu'il exerce dans la politique des monarques montre qu'il ne touche pas que les ecclésiastiques. Juan Gil (30) a montré que les idées apocalyptiques sont en progression remarquable dans la Péninsule au cours du VII^e siècle. Ces convictions sont transmises au royaume asturien, où leur importance est sans doute même amplifiée ; A. Barbero et M. Vigil leur consacrent un intéressant chapitre de leur livre (7). Après l'exacerbation du IX^e siècle, récupérée à des fins politiques, le X^e siècle semble de ce point de vue beaucoup plus apaisé selon Adeline Rucquoi (57), qui a étudié les dernières manifestations de ces idées apocalyptiques dans le haut Moyen Âge hispanique.

On le voit, l'étude des élites ibériques du haut Moyen Âge est dans une large mesure encore dans les langes au regard des publications concernant d'autres aires géographiques. La question est de savoir jusqu'à quel point, pour les siècles antérieurs au IX^e, elle pourra un jour se développer sur d'autres bases que des hypothèses et des parallélismes.

Bibliographie

1. ABADAL (Ramón d') : *Del reino de Tolosa al reino de Toledo*, Madrid, 1960.
2. ÁLVAREZ PALENZUELA (Vicente) : "Los orígenes de la nobleza castellano-leonesa", *La nobleza peninsular en la Edad Media. VI Congreso de estudios medievales*, Fundación Sánchez-Albornoz, León, 1999, pp. 69-88.
3. AURELL (Martin) : *Les noces du comte. Mariage et pouvoir en Catalogne. 785-1213*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1995.
4. BANGO TORVISO (Isidoro) : "L'Ordo Gothorum' et sa survivance dans l'Espagne

- du haut Moyen Âge ”, *Revue de l'art*, 70 (1985), pp. 9-20.
5. BARBERO (Abilio) : *La sociedad visigoda y su entorno histórico*, Madrid, Siglo XXI, 1992.
 6. BARBERO (Abilio) et VIGIL (Marcelo) : “ Algunos aspectos de la feudalización del Reino Visigodo en relación con la organización financiera y militar ”, *Moneda y Crédito*, 112, 1970, pp.71-91.
 7. BARBERO (Abilio), VIGIL (Marcelo) : *La formación del feudalismo en la Península Ibérica*, Barcelone, 1978.
 8. BONNASSIE (Pierre) : “ Du Rhône à la Galice : genèse et modalités du régime féodal ”, *Structures féodales et féodalisme dans l'Occident méditerranéen (X^e-XIII^e siècles). Bilan et perspectives de recherches*, Paris, Éditions du CNRS, 1980, pp. 18-44.
 9. CASTELLANOS (Santiago) : *Poder social, aristocracias y “ hombre santo ” en la Hispania visigoda: la Vita Aemiliani de Braulio de Zaragoza*, Logroño, 1998.
 10. CHRISTYS (Ann) : “ How the royal house of Wittiza survived the Islamic conquest of Spain ”, in *Integration und Herrschaft*, éd. W. Pohl, M. Diesenberger, Vienne, 2002, pp. 233-247.
 11. CLAUDE (Dietrich) : *Adel, Kirche und Königtum in Westgotenreich*, Sigmaringen, 1971.
 12. CLAUDE (Dietrich) : “ Gentile und territoriale Staatsideen im Westgotenreich ”, *Frühmittelalterliche Studien*, 6 (1972), pp. 1-38.
 13. CLAUDE (Dietrich) : “ Prosopographie des spanischen Suebenreiches ”, *Francia* 6 (1978), pp. 647-676.
 14. CLAUDE (Dietrich) : “ Remarks about relations between Visigoths and Hispano-Romans in the seventh century ”, *Strategies of distinction: the construction of ethnic communities, 300-800*, éd. W. Pohl, H. Reimitz, Leyde, Brill, 1998, pp. 117-130.
 15. COLLINS (Roger) : “ Mérida and Toledo: 550-585 ”, in *Visigothic Spain: new approaches, coll. Dublin 1975*, Oxford, 1980, pp.189-219.
 16. COLLINS (Roger) : “ The ‘autobiographical’ works of Valerius of Bierzo: their structure and purpose ”, dans *Antigüedad y Cristianismo III, Los Visigodos, Historia y Civilización*, Murcie, 1986, pp. 425-442.
 17. COLLINS (Roger) : *The Arab Conquest of Spain 710-797*, Oxford, 1989.
 18. CONTI (Pier Maria) : “ ‘Buccellarii’ ed ‘exercitales’, ‘leudes’ e ‘gardingi’ nella *Lex Visigothorum* ”, dans *Nobiltà e chiese nel medioevo... Scritti in onore di Gerd Tellenbach*, éd. C. Violante, Rome, 1993, pp. 9-36.
 19. DAHN (Felix) : *Die Könige der Germanen*, vol. 5, Wurzburg, 1870 et vol. 6, Leipzig, 1885.
 20. DÍAZ (Pablo C.) : “ La ocupación germánica del valle del Duero: un ensayo interpretativo ”, *Hispania Antiqua*, 18 (1994), pp. 457-476.
 21. DÍAZ (Pablo C.) : “ El testamento de Vicente: propietarios y dependientes en la Hispania del s.VI ”, dans ‘Romanización’ y ‘Reconquista’ en la península ibérica: nuevas perspectivas, 1998, pp. 257-270.
 22. DÍAZ Y DÍAZ (Manuel) : “ La transmisión de los textos antiguos en la Península Ibérica en los siglos VII-XI ”, *XXII Sett.*, Spolète, 1975, pp.133-175.
 23. DIESNER (Hans Joachim) : “ König Wamba und der westgotische Frühfeudalismus. Fragen zur Entstehung des Feudalismus in Westeuropa ”, *Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik*, 18 (1969), pp. 7-35.
 24. DUHAMEL-AMADO (Claudie) : “ Poids de l'aristocratie d'origine visigothique et genèse de la noblesse septimaniennne ”, dans *L'Europe héritière de l'Espagne*

- wisigothique*, éd. J. Fontaine, Ch. Pellistrandi, Casa de Velázquez, Madrid, 1992, pp. 81-99.
25. FONTAINE (Jacques) : *Isidore de Séville et la culture classique dans l'Espagne wisigothique*, Paris, 1959.
 26. FONTAINE (Jacques) : “ Fins et moyens de l'enseignement ecclésiastique dans l'Espagne wisigothique ”, dans *XIX Sett.*, Spolète, 1972, pp. 145-202.
 27. GARCÍA MORENO (Luis A.) : “ Estudios sobre la organización administrativa del reino visigodo de Toledo ”, *Anuario de Historia del Derecho Español*, 44 (1974), pp. 5-155.
 28. GARCÍA MORENO (Luis) : *Prosopografía del reino visigodo de Toledo*, Salamanca, 1974.
 29. GARCÍA MORENO (Luis) : “ La historia de la España visigoda: líneas de investigación (1940-1989) ”, *Hispania* 175 (1990), pp. 619-636.
 30. GIL (Juan) : “ Judíos y cristianos en la Hispania del s. VII ”, *Hispania Sacra*, 30 (1977), pp. 9-110.
 31. GIL (J.), MORALEJO (J. L.), RUIZ DE LA PEÑA (J. I.), *Crónicas asturianas*, Oviedo, 1985.
 32. GUICHARD (Pierre) : *Al-Andalus. Estructura antropológica de una sociedad islámica en Occidente*, Barcelone, 1976.
 33. GUTIÉRREZ LLORET (Sonia) : “ Eastern Spain in the sixth century in the light of archaeology ”, in *The Sixth Century*, éd. R. Hodges, Leyde, Brill, 1998, pp. 161-184.
 34. HEATHER (Peter) : *The Goths*, Oxford, Blackwell, 1996.
 35. HILLGARTH (Jocelyn N.) : “ Coins and Chronicles. Propaganda in 6th Century Spain and the Byzantine Background ”, *Historia*, 15 (1966), pp. 483-508.
 36. HILLGARTH (Jocelyn N.) : “ Historiography in Visigothic Spain ”, *XVII Sett.*, Spolète, 1970, pp. 261-311.
 37. HILLGARTH (Jocelyn N.) : “ El concilio III de Toledo y Bizancio ” *XIV Centenario del III Concilio de Toledo*, Tolède, 1991, pp. 297-306.
 38. JAMES (Edward) : “ Septimania and its Frontier: An Archaeological Approach ”, dans *Visigothic Spain: New Approaches*, coll. Dublin 1975, Oxford, 1980, pp. 223-241.
 39. JUAN (Empar), PASTOR (Ignacio) : “ Los visigodos en Valencia. Pla de Nadal: ¿una villa áulica? ”, *Boletín de Arqueología Medieval*, 3 (1989), pp. 137-179.
 40. KAMPERS (G.) : *Personengeschichtliche Studien zum Westgotenreich in Spanien*, Munster, 1979.
 41. KING (Patrick D.) : *Law and Society in the Visigothic Kingdom*, Cambridge, 1972.
 42. LACARRA (José María) : “ La iglesia visigoda en el siglo VII y sus relaciones con Roma ”, *VII Sett.*, Spolète, 1960, pp. 353-385.
 43. LARREA CONDE (Juan José) : *Peuplement et société en Navarre de la fin du monde romain à l'âge féodal (IV^e-XII^e siècles)*, Paris-Bruxelles, De Boek, 1998.
 44. MARTÍN DUQUE (Ángel), “ Nobleza navarra altomedieval ”, *La nobleza peninsular en la Edad Media. VI Congreso de estudios medievales*, Fundación Sánchez-Albornoz, León, pp. 229-254.
 45. MARTINDALE (J. R.) : *Prosopography of the Later Roman Empire, 527-641*, vol. 3, Cambridge, 1992.
 46. MARTÍNEZ SOPENA (Pascual) : “ L'anthroponymie de l'Espagne chrétienne entre le IX^e et le XII^e siècle ”, dans *L'anthroponymie, document de l'histoire sociale des mondes méditerranéens médiévaux. Actes du colloque international organisé par l'Ecole Française de Rome, Rome, 6-8 octobre 1994*, Rome, 1996, pp. 63-85.
 47. MENÉNDEZ BUEYES (Luis Ramón) : “ Algunas notas sobre el posible origen astur-

- romano de la nobleza en el *asturorum regnum* ", *Studia Historica. Historia antigua*, 13-14 (1995-1996), pp. 437-456.
48. NOVO GUISÁN (Miguel) : *Los pueblos vasco-cantábricos y galaicos en la antigüedad tardía. Siglos III-IX*, Universidad de Alcalá de Henares, 1992.
49. ORLANDIS (José) : *Historia del reino visigodo español*, Madrid, Rialp, 1988.
50. PALOL (Pere de) : "Arte y arqueología", dans *Historia de España Menéndez Pidal*, vol. 3, Madrid, 1991, pp. 269-428.
51. PASTOR DE TOGNERI (Reyna) : "Historia de las familias en Castilla y León (ss. X-XIV) y su relación con la formación de los grandes dominios eclesiásticos", *Cuadernos de Historia de España*, 43-44 (1967), pp. 88-118.
52. PÉREZ SÁNCHEZ (Dionisio) : *El ejército en la sociedad visigoda*, Salamanca, 1989.
53. PONTIERI (Margarita) : "Una familia de propietarios rurales en la Liébana del s. X", *Cuadernos de Historia de España*, 43-44 (1967), pp. 119-132.
54. RICÉ (Pierre) : *Éducation et culture dans l'Occident barbare. VI^e-VIII^e siècle*, Paris, 1962.
55. RIPOLL (Gisela) : "La necrópolis visigoda de El Carpio de Tajo. Una nueva lectura a partir de la topocronología y los adornos personales", *Butlletí de la Reial Acadèmia Catalana de Belles Arts de Sant Jordi*, VII-VIII (1993-1994), pp. 187-250.
56. RIPOLL (Gisela) : "The arrival of the Visigoths in Hispania: Population problems and the process of acculturation", *Strategies of distinction: the construction of ethnic communities, 300-800*, éd. W. Pohl, Brill, 1998, pp. 153-187.
57. RUCQUOI (Adeline) : "El fin del milenarismo en la España de los siglos X y XI", dans *Milenarismos y milenaristas en la Europa medieval. IX semana de estudios medievales*, Nájera, Instituto de Estudios Riojanos, 1999, pp. 281-304.
58. SÁNCHEZ ALBORNOZ (Claudio) : *En torno a los orígenes del feudalismo*, Mendoza, 1942, éd. facsimil. Madrid, 1993.
59. SÁNCHEZ ALBORNOZ (Claudio) : *Estudios visigodos*, Istituto Storico Italiano per il Medioevo, Studi Storici, fasc. 78-79, Rome, 1971.
60. *Seventh Century: Change and Continuity (The)*, éd. J. Fontaine, J.N. Hillgarth, Londres, 1992.
61. SIVAN (Hagith) : "The appropriation of Roman Law in Barbarian hands: 'Romano-Barbarian' marriage in Visigothic Gaul and Spain", in *Strategies of Distinction. The Construction of Ethnic Communities, 300-800*, éd. W. Pohl and H. Reimitz, Leyde, Brill, 1998, pp. 189-203.
62. STROHEKER (Karl Friedrich) : "Spanische Senatoren der spätrömischen und westgotischen Zeit", dans *id.*, *Germanentum und Spätantike*, Zurich - Stuttgart, 1965, pp. 54-87.
63. THOMPSON (E. A.) : *The Goths in Spain*, Oxford, 1969.
64. TORRES LÓPEZ (Manuel) : "El estado visigótico", *Anuario de Historia del Derecho Español*, 3 (1926), pp. 307-475.
65. VILELLA (Josep) : *Relaciones de la Península Ibérica durante la Baja Romanidad (300-711)*, *Prosopografía*, Barcelone, 1987, éd. microfiches, Université de Barcelone, 1988.
66. ZIMMERMANN (Michel) : "Les débuts de la révolution anthroponymique en Catalogne, X^e-XII^e", *Annales du Midi*, 102 (1990), pp. 289-308.
67. ZIMMERMANN (Michel) : "Conscience gothique et affirmation nationale dans la genèse de la Catalogne (IX-XI^e siècles)", dans *L'Europe héritière de l'Espagne wisigothique*, éd. J. Fontaine, Ch. Pellistrandi, Casa de Velázquez, Madrid, 1992, pp. 51-67.